Document generated on 05/19/2025 8:33 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Sismographe en action

Hugues Corriveau

Number 120, Winter 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72893ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corriveau, H. (2014). Sismographe en action. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 79–90.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sismographe en action

Hugues Corriveau

On ne se le cachera pas. Cette année encore ne fut pas toute rose bonbon. Des scories dans l'ensemble des 449 nouvelles publiées ; il faut s'y attendre, on en jugera. Toutefois, ce ne fut pas catastrophique. Une année en dents de scie, disons. Heureusement, nous y avons tout de même trouvé un foisonnement, un grésillement au détecteur des émotions. Cependant, aucun recueil ne s'est imposé comme une grande œuvre ou une œuvre phare, contrairement aux deux années précédentes.

Si, dans cet article, je cite, de façon éparse, plusieurs textes intéressants, il faut comprendre que je ne reconnais pour autant aucun des recueils qui les contiennent comme recommandables dans leur ensemble. Je souligne seulement un relatif changement, une tentative occasionnelle de varier la besogne et de dépasser les limites étroites des jalousies maladives et des désirs compulsionnels et habituels des corps et des êtres. Ces éclairs de sens illuminent quelques textes égarés, surprenants dans une production plutôt conventionnelle. Cette dynamique ne s'est pas faite forte chez toutes et tous, bien sûr, tant s'en faut. Nous sortons d'une année qui a tout de même cassé un peu les moules sclérosants d'un dispositif fictionnel qui atteignait souvent, les deux années précédentes, un envahissant ronron vieux-mononcle et vieille-matante (sans lien avec l'âge réel des auteurs) de la prose courte et à courte vue.

On comprendra que je ne m'attarde pas à la forme même des textes. Cette année, rien !… Pas de travail d'écriture suffisamment décalé pour que tel ou tel recueil marque de son originalité le travail scripturaire qu'on souhaite voir, naïvement,

prendre les devants de la scène ! Mais bon. Il ne faut pas bouder son plaisir pour autant quand les fictions convoquent le lecteur. Il faut simplement s'armer de patience, et essayer d'attendre qu'au détour d'une page un texte nous étonne, nous apporte l'espoir qu'un événement se passe vraiment dans ces microcosmes qui pourraient être autrement fabuleux.

Quelques éclats de silex

Retenons d'abord et avant tout un texte fort, qui est un coup de chapeau et d'admiration à Réjean Ducharme, lequel, dans « Le prix du Nobel[1] », est flanqué d'un aide-domestique au nom très approprié de Salinger (nom qui nous fait sourire, car s'il est un autre grand discret de la littérature, c'est bien lui). Gisèle Villeneuve propose une vision étrange d'une maison délabrée où se tient reclus le célèbre écrivain fantôme. Les journalistes arrivent en grand nombre pour l'interviewer à l'annonce du prix Nobel qui vient de lui être attribué. Si l'écriture de ce texte ne casse rien, Robert Lalonde, le préfacier du recueil, a bien raison d'y reconnaître un hommage « à notre grand planqué[2] ». Texte qui nous sort des sentiers rebattus des tourments amoureux, il dérive à partir d'une légende de la littérature et fait feu de tout bois.

J'aime me rappeler la belle découverte de quelques-unes (hélas rares !) des *Variations endogènes* de Karoline Georges chez Alto. Dès la première nouvelle, à l'esprit infiniment trouble, elle met en scène une petite fille aux fesses nues, « La victime[3] », qui demande à un vieux monsieur de lui redonner ses culottes accrochées à un arbre. Libidineux, le monsieur obtempère au moment où des complices l'assomment et le volent. Belle transgression risquée d'un sujet éminemment lourd. De

1. Gisèle Villeneuve, « Le prix du Nobel », *Outsiders*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, p. 19-33.
2. Robert Lalonde, « Préface », *Outsiders*, p. 9.
3. Karoline Georges, « La victime », *Variations endogènes*, Québec, Alto, 2014, p. 7-12. (Remarquez que l'écriture en est parfois assez fausse, comme dans cette succession incongrue de « on » : « J'étais tout aussi coincé dans ma sexualité que mon gland par la succion du condom, à craindre l'infection et l'ovulation, l'émotion et l'inévitable complexification des relations », p. 25.)

même, si la nouvellière nous met en présence d'un couple au lit, ce dernier aura un comportement assez stupéfiant :

> Anna peut seulement distinguer les dizaines de brûlures de cigarette qui s'étendent depuis son cou jusqu'à son nombril. Certaines sont encore fraîches, d'un pourpre profond ; d'autres, beaucoup plus anciennes, se fondent entre elles pour former un chapelet de petites taches orangées. Anna a vu des centaines de fois le mégot de cigarette glisser de la bouche de son époux, chuter en plein ronflement et mordre la chair de Paul qui sursaute alors dans un grognement avant d'allumer une nouvelle cigarette pour tenter de s'endormir à nouveau[4].

Cette précision dans la description, l'inattendu de la situation ouvrent l'esprit de la nouvelle contemporaine au transgressif, à un drame fort important qui décale le rapport amoureux, s'il s'agit bien de cela, afin que survive le genre et qu'on accède à l'étonnement premier que tout récit bref devrait déclencher chez le lecteur.

Retenir aussi, dans un tout autre registre, les textes fulgurants, et proposés dans une langue vernaculaire, déchirés par une oralité crue et très vraie, du recueil *Dans le noir jamais noir* de Françoise Major, publié chez La Mèche. On tourne les pages de ce recueil un peu assommé par la pression lourde et presque mortifère qui s'abat sur les personnages. Le bonheur, oblitéré, n'apparaît que de façon fulgurante au cœur de ce désastre sombre des heures. La réussite de ce recueil tient au talent hyperréaliste de l'auteure. Parfois même atteint-elle les dimensions les plus drôles au plus fort des dangers. Comme pour cette « Jellyfish sous les néons[5] », fille aux lèvres bleues qui sirote une slotche bleue, caissière malmenée par trois faux durs du quartier, mais non moins dangereux, qu'elle réussit à terrasser, aidée par une petite vieille au manteau mauve

4. « Le plafond », *Variations endogènes*, p. 46.
5. Françoise Major, « Jellyfish sous les néons », *Dans le noir jamais noir*, Montréal, La Mèche, 2013, p. 44-51.

qui se sert de sa canne comme d'une arme. Libérées après la bataille, elles se retrouveront dans le même lit, lovées en cuillère, ramassant leur malheur au cœur de la chaleur épuisée de leurs corps.

Je n'ai pas coutume de me référer aux traductions pour chercher au plus près ces éclatements qui me sont si chers. Or, la grande surprise, je dis bien *surprise*, car la valeur intrinsèque de cet objet littéraire m'échappe un peu, nous vient de Corey Frost avec ses « fictions » intitulées *Tout ce que je sais en cinq minutes*. Des avancées d'une ligne, d'un paragraphe, d'une page cernent au départ du livre la notion de « bonheur ». Si peu, vous dites-vous !… C'est tellement central dans nos vies ! Au début, Frost s'attarde à l'histoire d'une petite fille qui se dit

> qu'elle aurait un enfant, et rêver d'élever sa petite fille à elle la rendit heureuse. Mais elle lut les statistiques sur le pourcentage d'enfants qui prennent du Ritalin ou du Prozac ou d'autres médicaments psychotropes, et elle lut un article sur la surpopulation mondiale et l'égocentrisme des Nord-Américains, qui n'ont des enfants que pour atténuer leurs insatisfactions. Et elle décida de ne pas avoir d'enfant après tout. Et cela la rendit malheureuse. Puis elle acheta quelques poissons rouges, lesquels la rendirent heureuse[6].

Dans la même foulée, il nous précise avec humour : « Mourir est la dernière chose que je veux faire[7]. » Cette façon d'aborder la fiction par le côté, en frôlant l'insignifiance tout en creusant au plus aigu des perceptions sensorielles et émotives des personnages, produit une euphorie de lecture qui ramène à la fois des sentiments d'enfance et des débordements d'intelligence.

---

6. Corey Frost, « Quelques tours de yoyo avancés », *Tout ce que je sais en cinq minutes*, traduit de l'anglais par Christophe Bernard, Montréal, Le Quartanier, coll. « Série QR », 2013, p. 19.
7. « Quelques tours de yoyo avancés », *Tout ce que je sais en cinq minutes*, p. 17.

Pour montrer à quel point le plaisir de lecture peut nous mener dans toutes les directions, je retiendrai avec bonheur un recueil collectif de nouvelles policières chez Druide, *Crimes à la librairie*, préparé par Richard Migneault. Un choix d'auteurs très heureux et un thème porteur nous entraînent au cœur même du monde des livres pour en souligner les dangers, c'est-à-dire, on m'aura compris, l'imprévisible drame qui nous y guette, autant celui de rencontrer des protagonistes qui nous dévastent que des tueurs ou des cadavres. On y lira une très forte nouvelle de Martine Latulippe, « Le libraire et l'enfant[8] », qui nous fait assister à un meurtre parfait, perpétré par un enfant qui apprend tout de la vie dans et par les livres. Une joie réelle, à la mesure du premier recueil qu'elle signait aux mêmes éditions en 2013, *Les faits divers n'existent pas*, dont je retiens, entre autres, « Marcher seule[9] », texte intense sur l'avortement spontané d'une femme dont le fœtus est évacué dans les toilettes, cette dernière ne trouvant rien de mieux à faire, après l'horreur, que d'aller marcher. J'aimerais souligner que je ne m'attarde pas ici à l'écriture plutôt conventionnelle de Martine Latulippe, mais à sa performance narrative directe.

Parfois, les nouvellières trouvent leur propre voix dans l'intensité même du regard qu'elles posent sur la réalité, de façon frontale, hors des lieux communs. On saisit alors comment la littérature peut nous enjoindre de vivre dans l'imminence du présent.

On lira avec plaisir un texte très ténu, sur la timidité, de Morgan Le Thiec, qu'on gagne à connaître. Comment ne pas s'intéresser à cette « Avant-dernière fille[10] » que personne n'invite à danser, mais qui refuse celui qui s'y risque ?

---

8. Martine Latulippe, « Le libraire et l'enfant », *Crimes à la librairie*, préparé par Richard Migneault, Montréal, Druide, 2014, p. 37-48.
9. Martine Latulippe, « Marcher seule », *Les faits divers n'existent pas*, Montréal, Druide, 2013, p. 107-114.
10. Morgan Le Thiec, « L'avant-dernière fille », *Je n'ai jamais parlé de toi, ici*, Montréal, La Pleine Lune, 2013, p. 105-113.

Féminisme : connais pas

Puisque je viens de parler de l'avortement involontaire décrit par Martine Latulippe, je suis ramené à un texte qui m'a littéralement sonné, à savoir le « Maeva » d'India Desjardins dans *Miroirs*. Ce besoin quasi mystique de maternité, qui inspire tant les uns que les unes, prend ici des dimensions antiféministes forcenées, ramenant le supposé et terrible instinct maternel à coup de trompette et de bons sentiments. À table, la narratrice rappelle un souper entre quatre amies. Deux d'entre elles, données d'emblée comme nunuches, se perdaient dans les propos des autres : « Nous échangions, dit-elle, des regards quand les deux autres filles parlaient bébés parce que, même si leur conversation nous intéressait, on était parfois perdues avec tous ces termes techniques[11]. » Ciel de cornemuse ! Encore cette référence à des obtuses incapables de comprendre la moindre technique, même quand il s'agit de bébés. Il y a de quoi s'étouffer !

Dans le domaine de la misogynie, la référence absolue cette année revient à Hans-Jürgen Greif, qui, dans une écriture d'une platitude létale (sinon parfois erronée), nous parle, entre mille turpitudes, des désirs inassouvis de Joséphine Benoit qui, bénévole, « préserve le meilleur de son âme pour l'homme de sa vie, qu'elle n'a toujours pas trouvé », la pôvre ! Elle ne désespère pourtant pas, même si, « "sur les écrans au moment des nouvelles locales, ce sera une horreur", pense-t-elle, [elle est] heureuse tout de même de s'être fait maquiller et coiffer au salon de beauté[12] ». Attention, attention, si les femmes ici sont des greluches ou ont des têtes d'oiseau, les chats « zitou » ont droit aux épanchements de Greif. Comme « Le chat éboueur », dénommé Newman, qui jette les bijoux de sa maîtresse dans la corbeille. La corbeille ira au dépotoir… le chat ira au dépotoir, jeté là par sa maîtresse, pour qu'il retrouve les bijoux (cherchez l'erreur !)… le chat revient sans les bijoux (on est étonné !)… et, là, sa maîtresse devant l'état lamentable du minou le conduit chez

11. India Desjardins, « Maeva », *Miroirs*, Montréal, VLB éditeur, 2013, p. 37.
12. Hans-Jürgen Greif, « L'horloge », *Échardes*, Québec, L'instant même, p. 158.

le vétérinaire et elle « se conduit » chez le psy… Bref, l'image des femmes est très forte, stimulante, renouvelante dans l'ensemble de cette œuvre qui traîne en longueur.

De quelques pères

Il en faut, des pères ! On sait cela. Or, ce n'est pas toujours heureux d'en faire les narrateurs de leurs petites histoires personnelles. Du gnangnan garanti !… Ils font comme certaines nouvellières qui mettent parfois en scène des narratrices qui ne peuvent vivre sans leur ventre, de peur de ne pas avoir d'identité. Québec Amérique a eu cette idée (qui aurait pu n'être pas si mauvaise) de réunir des textes d'auteurs pères. Des hauts et des bas dans la vie de ces chers-là ! Mathieu Fortin[13], cucul à en pleurer, tombe dans le piège d'établir la valeur de la paternité comme facteur de pardon (mais si ! tu fais un bébé et tu deviens bon !) : le père absent du futur père est devenu grabataire, le fils tombe amoureux, met enceinte une madame (sa valeur est dans son ventre), le fils pardonne au père grabataire d'avoir été abandonneur, car il a pu enfin être témoin de l'épanouissement de la future parturiente (je m'exalte !). Les larmes sont permises, tout autant que de tourner de l'œil.

Que dire du papa qui conduit sa fille à l'hosto, chez Martin Michaud[14], pour une opération au cerveau ? Le courage de la fifille le met dans une transe admirative mollassonne. La fifille devient son idole. Des larmes sont…, etc.

Ailleurs, dans « L'absence[15] » de Claude Champagne, l'aînée meurt. Sept ans plus tard, la cadette console le papa en lui offrant une petite-fille portant le nom de la morte. Bel héritage pour les fillettes.

La bonne volonté ouateuse englue le cerveau des pères auteurs et créateurs et procréateurs jusqu'à endormir leur

13. Mathieu Fortin, « Poupon surprise », *Des nouvelles du père*, Montréal, Québec Amérique, 2014, p. 199-209. (Notons qu'à la fin l'éditeur a cru bon de mettre les photos des auteurs enfants pour émouvoir la galerie : peine perdue.)
14. Martin Michaud, « Un pépin dans ta pomme », *Des nouvelles du père*, p. 191-197.
15. Claude Champagne, « L'absence », *Des nouvelles du père*, p. 161-178.

plus mince vigilance. Je préfère, et de loin, le père de la nouvelle d'Esther Croft, « Devenir père[16] », qui a besoin d'une poupée grandeur nature pour acheter le lit adéquat afin de vérifier à quoi ressemble un poupon au berceau. Cette naïveté a au moins le mérite d'éviter les clichés accablants.

De quelques mères

La mère n'est pas en reste cette année. Elle vient nous consoler parfois de cette figure masculine ravalée. J'en retiendrai deux, question de sauver la mise. On trouvera la mère plutôt formidable et intense chez Morgan Le Thiec dans « Le naufrage », où elle est accablée par l'odeur de son enfant que le mari a ramenée dans le lit :

> Je ferme les yeux pour chasser la nausée. La petite m'attrape par le cou pour s'endormir aussitôt. Pour moi, c'est plus compliqué. Au milieu de la nuit, comme ça, c'est plus compliqué. Je n'arrive pas à me rendormir. C'est toujours pareil, il y a comme un moment difficile, quand il a refermé la porte et que la petite se met à respirer régulièrement, le nez collé à ma peau. Un moment particulier, quelques minutes, pendant lesquelles les odeurs de la petite, sa peau, sa chaleur m'agacent un peu. Mon corps aussi, l'impression d'étouffer à l'intérieur de toute cette chair[17].

Comme pour prouver qu'il est effectivement possible de donner une image de la mère qui ne soit pas immergée dans la maternitude, Maude Déry, dans « Jaune, rouge », nous donne à voir une mère qui, après avoir reconnu à la morgue le corps de son fils suicidé, va chez ce dernier nourrir le chat et repart en espérant pouvoir « oublier son fils pendant deux jours. Et, peut-être, pouvoir vivre sans lui encore très longtemps[18] ». Cette lucidité donne de l'espoir.

16. Esther Croft, « Quel papa ? », *L'ombre d'un doute*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, p. 23-31.
17. Morgan Le Thiec, « Le naufrage », *Je n'ai jamais parlé de toi, ici*, p. 74.
18. Maude Déry, « Jaune, rouge », *Sur le fil*, Montréal, Triptyque, 2014, p. 30.

De quelques enfants

Thème présent, cette année, que celui de l'enfance. On dirait que les narrateurs, approchant cet âge pas toujours délicat, se retiennent un peu plus d'utiliser des clichés ou de dire des niaiseries. Pas tous, malheureusement… Au moins, l'effort est là pour trouver la voix plus juste d'un monde incertain où les possibles créent l'imaginaire.

Ainsi, je repense à deux beaux textes de Maude Poissant dans ses *Saccades*. D'abord, dans « Salut, la Saline[19] », deux petites filles aiment leur père conteur d'histoires, ce dernier disparaissant pour retrouver son pays de lavande. Surtout « Chez les loups[20] » où on approche deux enfants battus qui aiment les chevaux, qui s'enfuient en chevauchant l'un d'eux, mais qui seront attaqués par des loups. On y trouve une force narrative qui n'est pas sans évoquer celle de David Clerson, un habitué de la revue *XYZ*, dans son très beau roman *Frères*[21]. Esther Croft, chez Lévesque éditeur, nous propose également une belle figure d'enfant, qui se questionne sur l'identité de ses trois papas, dans « Quel papa[22] ? »

De quelques esprits tordus et « cuculeries »

Il y a toujours des auteurs qui cherchent à se distinguer des autres en s'enfonçant dans le ridicule. Je retiendrai deux exemples éminemment révélateurs. D'abord, celui d'un petit servant de messe. Nous sommes chez Maude Poissant, au cœur d'un « Vertige[23] » dont on se serait passé. À quinze ans, le curé lui refuse la permission de servir les grands offices. Plein de ressentiment, plus tard il se marie, devient impuissant, va brûler l'église. C'est ainsi. On a souvent dit que la religion refoulait les désirs ! Ici, Poissant applique cette présomption à la lettre et s'y englue.

---

19. Maude Poissant, « Salut, la Saline », *Saccades*, Québec, Hamac, coll. « Hamac », 2014, p. 111.
20. « Chez les loups », *Saccades*, p. 81.
21. David Clerson, *Frères*, Montréal, Héliotrope, 2013, 152 p.
22. « Quel papa ? », *L'ombre d'un doute*, p. 11-30.
23. « Vertige », *Saccades*, p. 55-68.

Que dire du trop bien intitulé *La désolation* de Jérémie Leduc-Leblanc ! On y trouve cette phrase assassine (laquelle fulgure de nouveauté) : « Pour être franc avec vous, je m'interrogeais davantage sur la façon adéquate d'annoncer à ma nouvelle blonde que j'avais "engrossé" sa meilleure amie[24]. » On se serait parfaitement passé de sa franchise.

De quelques impairs narratifs

Je ne saurais, comme toujours, ne pas relever les bourdes suaves dans l'écriture chez plusieurs de nos prosateurs. Entre autres, Renaud Jean, qui n'écrit pourtant pas mal mais qui s'égare parfois (un étonnant laxisme de son éditeur), dans son plus que mièvre recueil *Retraite* paru au Boréal. N'écrit-il pas que le planétarium, dans « Compagnie », « était bondé, rempli d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards, de familles, de groupes organisés[25] » ? Questions venues de la théorie des ensembles : de quoi donc est constituée une famille, sinon d'êtres humains mâles ou femelles (c'est selon) et d'enfants ? De quoi donc sont constitués des « groupes organisés » ? (D'abord on est en droit de s'inquiéter de ce qui les constitue… ne serait-ce pas en effet d'éventuels hommes, femmes, enfants et vieillards ?)

La palme toutes catégories revient à Jean-François Aubé, qui surécrit jusqu'à l'amphigourique le plus saugrenu. Dans son recueil *Les yeux de la nation*, paru chez Sémaphore, on trouve des perles dignes d'un sottisier de haut niveau. Par exemple, dans « La découverte du Canada », on rencontre Patrick, un jeune homme de dix-huit ans, dont il est dit des choses étonnantes, entre autres que ses « yeux […] brillaient par leur absence[26] ». On se demande bien où ils sont allés, et comment Aubé peut alors savoir qu'ils brillent. Cet auteur-là est obsédé par ces yeux-là (et par les yeux en général, si

24. Jérémie Leduc-Leblanc, « Flor de retama », *La désolation*, Montréal, Triptyque, 2014, p. 37.
25. Renaud Jean, « Compagnie, 1 », *Retraite*, Montréal, Boréal, 2014, p. 71.
26. Jean-François Aubé, « La découverte du Canada », *Les yeux de la nation*, Montréal, Sémaphore, 2014, p. 60.

on se fie au titre de son recueil), dont il dit que « l'un, encore rouge, portait la marque d'un combat perdu ; c'était le stigmate du boxeur distrait qui ne savait éviter les coups de la réalité, même provenant des fruits les plus inoffensifs[27] ». Ici, Aubé nous rappelle que le pauvre personnage a reçu une giclée du jus de l'orange qu'il s'apprêtait à manger, de là le knock-out oculaire. Le reste de la tête n'est guère mieux, et je ne résiste pas à l'envie de vous le faire découvrir :

> Ses cheveux châtains, toujours ébouriffés, ajoutaient de la dispersion à un visage déjà écarquillé par le nez incurvé qui, dans sa fuite vers le haut, maintenait la lèvre supérieure suspendue dans les airs. Au vide des yeux répondait l'abîme insondable de cette bouche toujours ouverte […][28].

On ne sait trop qui plaindre de l'auteur ou du personnage.

Chez Frédérick Letia, le style est parfois aussi alambiqué, comme si, de concert avec notre Aubé, il cherchait à faire beau sans savoir comment restreindre ses fulgurances stylistiques. Ainsi, Aisha, adolescente, est-elle « déboussolée par le chaos de sa chair en gestation[29] », alors qu'on se demande, pantois, si ça lui fait mal.

Autrement, l'assommoir n'en étant pas moins lourd, Sylvie Gendron, dans *Quelqu'un*, nous propose une « Recette du bonheur » : « Le mélange des ingrédients, ça me connaît. Je suis devenue maître ès associations. À l'Université du supermarché. C'est là que se font les études supérieures après l'école de la vie[30]. » Et les jeux de mots sont à l'avenant : « Mon fouet traîne toujours quelque part. Sur un comptoir intérieur. *Qui aime bien châtie bien*[31]. » Si je continue, je vais

27. « La découverte du Canada », *Les yeux de la nation*, p. 60.
28. « La découverte du Canada », *Les yeux de la nation*, p. 60.
29. Frédérick Letia, « Les deux amis d'Aisha », *Les chroniques de l'inquiétude*, Montréal, Sémaphore, 2014, p. 19.
30. Sylvie Gendron, « La recette du bonheur », *Quelqu'un*, Québec, L'Instant même, 2014, p. 47.
31. « La recette du bonheur », *Quelqu'un*, p. 47.

devenir maso et réclamer à mon tour le martinet ! Allons, un petit coup, encore : « Je traverse comme une étoile filante la voie des produits lactés[32]. » Il faut savoir que Sylvie Gendron a une obsession culinaire assez poussée, qu'elle approfondit dans « Le pot aux langues[33] », nouvelle dans laquelle une femme délaissée et « silencieuse » se voit offrir des langues dans le vinaigre ! Je me dilue ! Je m'évapore ! Ce n'est pas toujours débilitant de la sorte. Il faut croire que Gendron a quand même des ressources, et j'en veux pour preuve l'assez belle nouvelle « Chœurs[34] », qui se déploie autour de l'église Saint-Merri à Paris et de l'auteure Anne Hébert, cherchant la musique des lieux et des mots.

De la fragilité du monde

Ce qui peut relier le plus les nouvelles proposées cette année par des auteurs toujours à la recherche d'une cohérence interne et présentant la volonté de cerner en peu de mots des mondes potentiellement révélateurs, c'est sans doute l'ambiguïté du temps cassé et mourant, empêché par la lourdeur stagnante d'une déprime sous-jacente et peu propice aux fulgurances heureuses. Non pas qu'ils se soient exclusivement attardés à en décrire les avanies, mais ils se sont plutôt laissé emporter par le drame relatif des vies solues. Esther Croft y a plongé avec un bonheur assez constant dans *L'ombre d'un doute*, titre qui pourrait bien donner le ton à cette fragile percée de conscience qui habite beaucoup des personnages actuels. Il faut voir comment Gaëtan Brulotte se laisse troubler par *La contagion du réel*[35], titre qui pourrait coiffer nombre de recueils qui, parlant de la vie, retiennent leur souffle et poussent souvent leurs cris sombres.

32. « La recette du bonheur », *Quelqu'un*, p. 51.
33. « Le pot aux langues », *Quelqu'un*, p. 91-94.
34. « Chœurs », *Quelqu'un*, p. 71-79.
35. Gaëtan Brulotte, *La contagion du réel*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 152 p.